

La science du bonhomme Richard, ou le chemin de la fortune.

“Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cette espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. *La vie tranquille*, comme dit le bonhomme Richard, *et la vie oisive, sont deux choses fort différentes.* Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail ? Vous avez tort. Car, comme dit encore le bonhomme Richard : *la paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit des peines fâcheuses. Bien des gens voudraient vivre sans travailler, par leur seul esprit ; mais ils échouent faute de fonds.* Le travail, au contraire, amène à sa suite les aises, l'abondance, la considération. *Les plaisirs courent après ceux qui les fuient. La filleuse vigilante ne manque jamais de chemise.* Depuis que j'ai un troupeau et une rache, chacun me donne le bon jour comme dit très-bien le bonhomme Richard.

II. “Mais indépendamment de l'amour du travail, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins, il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop s'en rapporter aux autres. Car, comme dit le bonhomme Richard, *je n'ai jamais vu un arbre qu'on change souvent de place ni une famille qui déménage souvent, prospérer autant que d'autres qui sont stables.* Et ailleurs : *Trois déménagements font le même tort qu'un incendie. Gardez votre boutique et votre boutique vous gardera. Si vous voulez faire votre affaire, allez-y vous-même ; si vous voulez qu'elle ne soit pas faite, envoyez-y.* Pour que le laboureur prospère, il faut qu'il conduise lui-même sa charrue. *L'œil d'un maître fait plus d'ouvrage que ses mains. Le défaut de soins fait plus de tort que le défaut de savoir. Ne point surveiller les ouvriers c'est livrer sa bourse à leur discrétion.* Le trop de confiance dans les autres, est la ruine de bien des gens ; car, comme dit l'almanach, *dans les affaires de ce monde, ce n'est pas par la foi qu'on se salue, c'est en n'en ayant pas.* Les soins qu'on prend pour soi-même sont toujours profitables ; car, *le savoir est pour l'homme studieux, et les richesses pour l'homme vigilant, comme la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu.* Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, servez-vous vous-même. Le bonhomme Richard conseille la circonspection et le soin par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce qu'il arrive souvent qu'une légère négligence produise un grand mal. *Faute d'un clou, dit-il, le fer d'un cheval se perd ; faute d'un fer, on perd le cheval ; le cavalier lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue ; et le tout pour n'avoir pas fait attention à un clou au fer de sa monture.*

III. “C'en est assez, mes amis, sur le travail et sur l'attention que l'on doit donner à ses propres affaires ; mais, après cela nous devons avoir encore l'économie, si nous voulons assurer le succès de notre travail. Si un homme ne sait pas épargner à mesure

qu'il gagne, il mourra sans avoir un sou après avoir été toute sa vie collé sur son ouvrage. *Plus la cuisine est grasse, dit le bonhomme Richard, plus le testament est maigre. Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé les quenouilles et le tricot pour la table à thé, et que les hommes ont quitté pour le punch la hache et le marteau.* Si vous voulez être riche, dit-il dans un autre almanach, *n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage.* Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols, parce que leurs dépenses ont été plus considérables que leurs profits.

“Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de la dureté des temps, de la pesanteur des impôts et des charges de vos maisons. Car, comme dit le bonhomme Richard, *la débauche, l'ivrognerie et la mauvaise foi diminuent la fortune, augmentent les besoins. Il en coûte plus cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfants.* Vous pensez peut-être qu'un peu de thé, un peu de punch de fois à autre, qu'une table un peu plus délicate, des habits un peu plus beaux, une petite partie de plaisir de loin en loin, ne peuvent pas être d'une grande conséquence ; mais souvenez-vous de ce que dit le bonhomme Richard. *Un peu répété plusieurs fois fait beaucoup.* Soyez en garde contre les petites dépenses : *Il ne faut qu'une légère voie d'eau pour submerger un grand navire. La délicatesse du goût conduit à la mendicité. Les fous donnent les festins et les sages les mangent.*

(A continuer.)

FRANKLIN.

L'histoire des commencements de Mantawa.

En septembre 1862, les deux MM. Brassard et M. Provost remontaient la rivière l'Assomption jusqu'à sa source. Ils suivirent le cours des eaux qui gagnait le nord, et ils aperçurent bientôt la vallée de Mantawa. Ils se rendirent jusqu'au lac des Puits, à une ferme abandonnée alors depuis peu, par les hommes des chantiers de M. Gilmour. Ils baptisèrent cette ferme et les environs du nom de vallée de la truie, de ce qu'ils y trouvèrent une truie et son petit, que les contracteurs de bois avaient probablement oublié en partant. Ces deux utiles animaux ont depuis fourni des spécimens de leur race à tous les habitants de Mantawa, où ils sont au nombre de 30.

De là, nos trois explorateurs revinrent sur leurs pas, au milieu de fatigues et de privation de tout genre. M. E. Brassard emporta dans ses rêves l'image de la Vallée de Mantawa, avec sa chute et ses sites pittoresques.

Tourmenté par l'idée qu'il y a là des germes féconds de grandeur et de richesses, il part dans le mois de janvier 1863, précédé par un machiniste et quelques ouvriers, qui doivent préparer les matériaux propres à la construction d'un moulin au pied de la chute de Mantawa.

Les travailleurs se rendirent, mais M.

Brassard fut arrêté à St. Gabriel de Brandon, par une tempête de neige, et pour comble de malheur ces infortunés n'avaient pris que peu de vivres. Impossible, de toute impossibilité de se rendre à Mantawa. Qu'importe ? dit M. Brassard, allons tous, marchons au devant de ces braves gens, ouvrons le plus long de chemins que nous pourrons. Peut-être, arriverons-nous à eux avant qu'ils soient épuisés.

Après 4 jours de travaux incessants, ils entendirent des cris de détresse au delà d'un lac au bord duquel ils arrivaient. C'étaient les ouvriers de M. Brassard. Il était temps, ces malheureux étaient à bout de force, l'un d'eux, M. Lajeunesse, était dans le délire ; il ne disait qu'une chose, “Laissez-moi, Laissez-moi aller mourir chez mon ami.”

M. Brassard revient à l'Industrie, et en février un mois plus tard, on le retrouve encore dans cette même vallée de Mantawa poursuivant son projet chéri avec l'aide de quelques hommes seulement. Ils construisent à la hâte un petit chantier, qui subsiste encore et que l'on conservera, je l'espère, comme une relique précieuse.

Go ahead and never mind, voilà sa devise. Le soir du premier jour, le chantier était dressé sur ses quatre pans, mais couvert seulement à moitié. Il faisait un froid des plus sévères. Toute la nuit les hommes furent obligés de travailler activement pour ne pas geler debout.

M. Brassard, vieillard de 60 ans, succombant à la fatigue, s'enveloppe dans son capot de poil, rabat les oreilles de sa casquette et prenant son chien dans ses bras, il réussit à fermer l'œil, grâce à la chaleur que lui communique cette bonne bête.

Il dort, et le froid l'éveille à chaque instant, il dort dans l'appréhension d'une mort imminente.

Pour un homme dans la vigueur de l'âge ces travaux sont extraordinaires, mais pour un vieillard ils sont à peine croyables. Et notez que M. Brassard n'était pas un homme accoutumé aux privations et aux fatigues.

Il vivait heureux, dans l'abondance, et entouré de l'amour des fidèles dans sa paroisse de St. Paul.

Il vivait heureux, et en dépit des démonstrations de ses amis, de ses parents, en dépit de la nature qui lui oppose mille obstacles, il se rend à Mantawa entraîné par une invincible mission.

Go ahead and never mind.

J'ai dit que ses amis s'opposaient à son entreprise, ses amis et ses parents même ; je dois excepter cependant Mgr. de Montreuil qui le benit au départ, et sa vieille mère, âge de plus de 90 ans, qui lui dit : “Puisque c'est du bien que tu veux faire, va mon enfant.”

Remarquons bien que cet homme ne fait entrer aucun calcul dans son dévouement. La terre qu'il possède et tous ses biens sont donnés par testament à la future église de Mantawa.

Voilà l'homme ! voilà le patriote ! voilà le prêtre ! voilà le père ? Dites maintenant si cet établissement peut périr ? Il faut espérer après cela ou renoncer à l'espérance